



Humeur vagabonde ou Conversation imaginaire qui pourrait avoir pour titre : ” Quand grandir, c’est dire grand... ”

Nelly Chabrol Gagne

► To cite this version:

Nelly Chabrol Gagne. Humeur vagabonde ou Conversation imaginaire qui pourrait avoir pour titre : ” Quand grandir, c’est dire grand... ”. Terre d’encre. Revue de littérature contemporaine à l’université, 2010, pp.161-167. <halshs-00684634>

HAL Id: halshs-00684634

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00684634>

Submitted on 2 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Humeur vagabonde ou

Conversation imaginaire qui pourrait avoir pour titre : « Quand grandir, c'est dire grand... »

Si transmettre à l'enfant, c'était le mettre en transe (au sens anglais d'exaltation), lui indiquer les chemins vers les au-delà de l'ici qui l'abrite et le rejette tout autant, en fonction de la couleur de sa peau, de son sexe, de son lieu de naissance, de son statut socio-économique, si c'était le transporter dans un état autre que celui qui le gouverne au nom de la raison dont il aura l'âge un jour (on le lui dit encore chez nous, en France), assurément la poésie serait en bonne place pour transmettre...

Mais voilà, quand la poésie est éditée à destination de la jeunesse française, c'est-à-dire dans cet espace public protégé et balisé par la loi du 16 juillet 1949 (adoptée au lendemain d'une guerre qui entonnait de drôles de chants sur les bancs de l'Assemblée), elle se doit d'avancer avec des garde-fous (et qui serait assez fou pour lui en vouloir?), en faisant ... attention.

Attention à l'enfant. Qui est-il ? Qui est-elle ? En ce début de troisième millénaire, fini les sauts à l'élastique et les osselets dans la cour de récréation, adieu la guerre des boutons ; il est l'heure de se jalouser les I-Phone, les MP4 dans les ENT virtuels que sont désormais devenus les établissements scolaires français, il est l'heure de se mobiliser pour la guerre de la réalité augmentée. Et, les adultes, parents ou médiateurs ou passeurs, de s'écrier parfois, à la suite d'Argan : « Ah ! Il n'y a plus d'enfants ! » Le cri du malade imaginaire ne date pas d'hier. Serait-ce dire que chaque époque déplorerait la perte de l'enfant, de l'enfance ? Lequel ? Laquelle ? De qui, de quoi parlons-nous ? Et si nous ne pouvons répondre entièrement à cette question, comment s'y prennent les artistes lorsqu'ils-elles composent pour lui-elle des textes et des images ?

Simplifions le questionnement, quitte à risquer volontairement la caricature (tant pis si beaucoup m'en veulent). Tout part d'une petite graine qui va pousser ; l'enfant, n'est-ce pas un peu pareil, en surface (abandonnons ici l'idée du fond) ? L'un comme l'autre réussiront leur croissance si le terreau est fertile (*i.e.* si le milieu est favorable/favorisé), si les aliments sont suffisants et adaptés à la croissance, si un certain nombre de conditions sont finalement réunies. Là s'arrête le parallèle : nous savons depuis quelques siècles (mais pas tant que cela) que l'enfant doit être entouré, encouragé, cajolé, aimé, sollicité ; qu'il est doué de parole à condition qu'on lui parle, de jugement à condition qu'on ne le violente pas.

En un mot, l'enfant – miracle toujours renouvelé – grandira physiquement, comme la graine, à coups de nourriture, d'hygiène et de soins. Et puis, il sera question de grandir dans sa tête et dans

son cœur. Et c'est là que je retrouve l'épineuse question de l'enfant que nous ne percevons comme tel qu'au travers de loupes théoriques ne proposant jamais la bonne échelle, nos yeux ne voyant que ce que notre culture nous a appris à voir et vouloir.

« Il n'y pas que la soupe qui fait grandir ! » pouvait-on lire au début des années 90 sur les affiches du Salon du livre jeunesse de Montreuil. Plus en amont, René Turc créait les éditions Grandir ; en aval, c'est Alain Serres qui lancera, au coeur de Rue du monde, les collections « Petits géants » et « Graines de mots ». Entre eux, en 1985, Martine Mellinette imagine pour Cheyne la collection « Poèmes pour grandir ». Ajoutons qu'un essai, consacré récemment à la littérature de jeunesse, s'intitule : *Ces livres qui font grandir les enfants*.

Graines, grandir. Deux mots faits pour s'entendre, ambler, résonner.

Grandir... pour devenir qui ? Un adulte dont les modèles de réussite sont encore, pour beaucoup, à définir. Hier, c'était une belle âme qu'il fallait former, puis un honnête homme, puis un citoyen républicain, un valeureux patriote. Aujourd'hui, serait-ce un éco-citoyen-tolérant, ouvert sur le vaste monde ? Où sont les modèles ? Vivants, cachés, perdus, fantasmés ?

Grandir, toujours grandir, encore grandir ! (Ceci est un point d'exaspération). Un jour, peu avant que le monde ne s'effondre dans les tranchées, James Barrie l'a confirmé : « *All children, except one, grow up.* » Pourtant, l'un d'entre eux tous a refusé (on le comprend : l'horizon, en 1911, ne s'obscurcit-il pas dangereusement ?). Mais c'était dans un livre : Peter Pan compte donc pour du beurre. De surcroît et par chance, nul ne demande jamais à un enfant s'il veut grandir ni comment. Nous pourrions être saisi-es par la réponse. Nous savons, alors que les médias se sont fait l'écho des vingt ans de la Convention des Nations unies sur les droits de l'enfant (ratifiée le 20 novembre 1989 par tous les états du monde, sauf par les Etats-Unis et la Somalie), « qu'en moyenne, plus de 24 000 enfants de moins de 5 ans meurent de causes qui sont pourtant en grande partie évitables » (Rapport de l'UNICEF). La France se distingue encore, d'après les chiffres de 2004, avec ses plus de 2 millions d'enfants pauvres et ses 19 000 cas de mauvais traitements. Si les rois ne savent pas compter jusqu'à 20 chez Prévert, nos dirigeants sont, quant à eux, comptables devant l'humanité de nombres à rallonge qui n'ont plus rien de poétique.

Nous revoilà au carrefour où se rencontrent l'enfant qui est ce qu'il est, chaque fois différent et souvent peu conforme à nos représentations idéalisées, et la poésie qui aimerait, comme une bonne part de la littérature de jeunesse, le faire grandir.

Alors j'aime à retrouver ce rythme saisonnier, lent et patient, méticuleux et attentif, d'un livre nouveau-né chaque année, ou presque, avec la bénédiction éditoriale de Martine Mellinette, car s'il

faut du temps pour écrire un livre, il en faut encore plus pour faire un être humain, parfois toute une vie, parfois le temps lui-même n'y suffira pas. Des livres régulièrement réédités – c'est une façon, sinon de les faire grandir, du moins de les faire exister encore ; des livres qui sont suivis, accompagnés, jamais abandonnés ni reniés. Les auteur-es doivent apprécier ce soin accordé à leur œuvre, publiée sur du Centaure ivoire de 120 grammes. Des livres exécutés avec savoir-faire et minutie puisqu'ils sont écrins de paroles destinées au *puer aeternus*.

Il faudrait aussi du temps pour les regarder de près, les lire et relire et se défaire, avec eux, du bon usage du monde tel qu'on l'apprend sur les bancs de l'école, en chœur, à l'unisson toujours, selon la scansion des programmes scolaires annuels. Du temps, mais encore de l'espérance. Oui, aussi étrange que cela m'apparaît, je sais la nécessité de croire que derrière Jacques Aramburu qui écrit :

« Seigneur jardin

je ne fais pas de pacte avec le couchant »

ou encore :

« Chaque mouvement

de l'herbe

obéit

à un scribe minutieux

qui se perd

en détails »,

il y a un être humain qui pense et vit ce qu'il écrit, parce qu'il le sent au fond de lui, parce qu'il a caressé cette herbe folle, comme on la nomme si injustement dans notre monde strictement taillé au cordeau. L'enfant y croit encore plus, pour peu qu'on ne lui impose pas d'autre dieu ni qu'il ne s'aperçoive que les mots pourraient perdre de leur magie au contact du réel. Ce « chasseur de rivières », que le poète nous permet de rencontrer, transcende les données immédiates de notre quotidien, traverse les époques et les territoires ; il a l'éternité de l'errance pour lui, comme l'enfant, cet éternel errant, jamais fixé, ni dans sa taille, ni dans ses pensées, encore moins dans une situation sociale. Il faudrait du temps aussi pour suivre les images de Martine Mellinette, depuis la couverture (1ère et 4ème réunies) qui nous invite à suivre un homme en marche, sans doute tout droit sorti d'une vignette du 19^e siècle (comme le signale une note dans le paratexte), en passant par la page de titre montrant ses deux pieds en arrêt devant un escargot bleu en partance puis par chaque double qui fixe un lézard, un oiseau, un bout de ciel en furie, un bout de vie végétale et animale,

ainsi que la parole qui accompagne ce pèlerin anonyme et en même temps si proche de nous, jusqu'à la maison parce que c'est ainsi que cela se passe, « à force de démêler les ronces, les oiseaux et les chiens parmi les arbres hippocampes ».

De l'espérance et de la lucidité devant les mots, comme en a Jean-Marie Barnaud, l'un des capitaines de la maison Cheyne qui a fait entendre une fois sa petite musique dans *Le poète et la méchante humeur*. Pour y lire que ce poète est aussi un homme dont l'humeur ce jour-là mérita d'être consignée. Sans raison apparente ou parce qu'elles seraient peut-être trop longues à énumérer, notre homme commence et parcourt sa journée sur le mode mineur, décidé de « signifier à tous (son) refus de coopérer ». C'est dit, en termes polis et poétiques, tandis que d'autres crieraient leur ras-le-bol en des mots que la décence ne me permet pas de reproduire ici. La journée semble affreuse ; pourtant, le soir tombé, il est temps de faire les comptes et de reconnaître : « que d'armes dans ce jour, pour forcer pas à pas la méchante humeur et lui tordre le cou. » L'aimée est là, « depuis toujours » : il suffit, la méchante humeur s'en est allée. Pourtant reste l'aveu au bord des lèvres : « Il faudra bien que j'arrive à le lui dire un jour. Mais où trouver les mots ? C'est peut-être pour cela qu'on écrit tous ces livres. » Et je repense à ce prince de Danemark, abandonné par son père, trahi par sa mère, incompris d'Ophélie, en quête de sens et à qui Polonius demande ce qu'il lit ; sa réponse est infirme. Il lui répond : « *Words, words, words* ».

Parfois, il faut grandir sans les mots, contre les mots.

Silence.

Un silence, ne soyons pas démagogues, qui n'est ni rhétorique, ni poétique, qui est ce par quoi, parfois, il faut passer pour exister.

Reprenons.

Grandir, ne serait-ce pas en somme : dire grand ? Oui, c'est cela : dire grand pour les petits. Voilà la posture du-de la poète, pas toujours confortable, composant pour l'enfant, ainsi que celle de la directrice de collection. Un rapide tour de table des 28 titres disponibles au catalogue nous montrent deux générations de poètes, tous des hommes, souvent pédagogues, nés entre 1937 et 1967, tous de grands adultes, d'un point de vue sociologique. Les femmes ? Une seule, à la baguette, nous l'avons dit, et aux images, je le rajoute. Je n'oublie pas la fugitive présence de Katy Couprie pour un titre. Le *logos* pour eux et les images pour elles ? C'est dommage peut-être, mais cela enlève peu aux échos de la voix humaine qui résonne dans les poèmes d'aujourd'hui jusqu'à nous.

Des livres, presque tous soutenus financièrement et encouragés par le Centre National du Livre et le Conseil régional d'Auvergne. La moitié d'entre eux fait partie des sélections du ministère de l'Éducation nationale ; quelques-uns ont reçu des prix. Tout ceci pour le meilleur, pour « une poésie engagée » et « incarnée où chacun pourra inventer sa voie pour changer la vie », selon les mots de

présentation de la collection. Ne faisons pas la fine bouche, même si le label ministériel ne se superpose pas à ce qu'aiment ou non les enfants et s'il signale inmanquablement, dès lors qu'il existe, son impuissance à inscrire autre chose que l'approbation de quelques décideurs, qui sont en même temps laudateurs légitimes et censeurs de la langue.

Grandir, ne pas grandir ? Rêver, peut-être... Ou alors, peu importe, et fi de l'injonction ! (va pour l'exclamation cette fois). Je pense que, comme l'a chanté la grande passeuse de poètes grecs-ques, Angélique Ionatos, « dans la poésie, c'est comme dans les rêves, personne ne vieillit. »

Alors, des poèmes ? Oui, pour être tout simplement.

Nelly Chabrol Gagne (Clermont Université, Université Blaise Pascal, CELIS, Clermont-Ferrand)

Article paru dans *Terres d'encre. Revue de littérature contemporaine à l'université. Numéro hors série. Transmettre - Cheyne, 30 ans d'édition de poésie.* – Clermont-Ferrand, PUBP/SUC/Cheyne éditeur, 2010, pp. 161-167.